

« Cash rules everything around me »

88:88 d'Isiah Medina

Ariel Esteban Cayer

---

Number 176, February–April 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80962ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Cayer, A. E. (2016). Review of [« Cash rules everything around me » / 88:88 d'Isiah Medina]. *24 images*, (176), 32–32.

# « Cash rules everything around me »

par Ariel Esteban Cayer



Premier long métrage du jeune Canadien Isiah Medina, à mi-chemin entre le « *mixtape* » musical et le traité philosophique, **88:88** est un hybride de documentaire et de fiction d'autant plus singulier qu'il ne semble obéir à aucune règle préexistante. Faisant suite à plusieurs courts métrages, incluant *Semi-Auto Colours* en 2010, et se plaçant dès son premier plan sous l'égide des frères Lumière, **88:88** évolue néanmoins selon une logique interne si inusitée, rigoureuse et sidérante qu'il s'en dégage un profond sentiment d'originalité. Le film ne se contente pas de capter le « réel » à grand renfort de nouveaux moyens numériques. Medina y déploie plutôt le potentiel d'un nouvel agencement asynchrone d'images et de sons de toutes sources, tailles et résolutions confondues. Ces éléments cohabitent ici sous le seul joug non pas de la narration, ou de l'ostentation financière, mais bien d'un oppressant manque de moyens. La soustraction devient donc la principale logique structurante de l'exercice, le montage étant, au-delà de toute dimension visuelle ou narrative, le procédé le plus spécifique du médium que Medina cherche ici à réinventer d'une habile coupe à l'autre.

« *There's nothing left to see except suspension* », nous dévoile la première voix désincarnée du film. Formellement, Medina explore « l'entre-deux », le vertige d'une coupe tranchant le flot ininterrompu d'un univers composé d'images. **88:88** réactive ainsi le potentiel de ces atomes primordiaux, dans la foulée d'un Godard qui nous priait de dire adieu au langage pour mieux réinventer le cinéma à l'ère numérique. Medina dépasse cependant très vite le simple maniérisme expérimental. La forme relève ici du politique, de l'expérience vécue, de l'ontologie d'une réalité sociale propre à l'entourage du cinéaste. D'une juxtaposition à l'autre, Medina reflète la vitesse avec laquelle le capital circule et structure nos vies : un jeune adulte collectionne les chaussures, mais ne peut payer son loyer ; un couple d'étudiants vit à même le sol d'un appartement à peine meublé ; un proche se retrouve bientôt en prison, victime de la pression environnante. Autant dire que le vertige du découpage effréné relève directement de la réalité urbaine que le cinéaste dépeint, jusqu'à basculer en fin de parcours dans l'abstraction pure du *trading* haute fréquence des milieux financiers, comme une sorte de Brakhage virtuel.

**88:88** contourne également la logique capitaliste inhérente à la plupart de ses modes de captations (iPhones, iPads et caméras coûteuses se côtoient sournoisement), inscrivant son ontologie visuelle dans une logique non narrative démocratique, très proche de celle du hip-hop. Traitant de pauvreté, ce flottement existentiel encouru par l'interruption de capital permettant à tout un chacun « d'être » en ce bas monde, **88:88** remplace la table tournante et l'échantillonneur par le logiciel de montage. Sans argent, la captation demeure aujourd'hui non seulement possible, mais elle s'avère aussi être une évidence. L'image devient une unité malléable, infiniment (re)combinable, dont la potentielle valeur marchande est détournée pour devenir mélodie pure. La parole y est finalement superposée, comme le ferait un MC. Car si le *beatmaker* contourne les droits d'auteur en hachurant les morceaux d'autrui – d'un vinyle ou d'un fichier à l'autre – Medina construit ici sa piste à partir du bassin d'images qui l'entourent, autant de sonorités et de textures distinctes, empilées de manière à créer un sens, un rythme, un flot, puis, pour emprunter plus définitivement au hip-hop, un *flow* sublimant, en une succession de passages poétiques, un espace social autrement régi par le manque d'argent.

Ceci dit, il ne faudrait pas passer sous silence la puissante charge émotive que véhicule le montage virtuose de Medina. Si **88:88** se veut une interrogation philosophique sur le flottement quotidien qu'engendre la pauvreté (et sur le potentiel qu'à l'image de tout sublimer), les forces qui sous-tendent l'univers du cinéaste sont nécessairement celles de l'amitié. **88:88** devient très vite le drame prenant d'une série d'unions rompues par la précarité, puis restaurées par l'image. Medina réserve à ses proches des plans emplis d'amour, autant d'élan de brio visuel juxtaposant par exemple le visage ensoleillé d'une femme à la cime d'un arbre hypersaturé. Une logique émotionnelle sans faille s'empare donc très vite de l'œuvre, s'alliant à merveille à sa forme politique, pour finalement culminer sur un puissant leitmotiv : « *There's no justice, just us* ». <sup>24</sup>

Canada, 2015. Ré. : Isiah Medina. Im. : Alexandre Galmard, Nic Kriellaars, Isiah Medina. Son : Kieran Daly, Isiah Medina. Mont. : Isiah Medina. Prod. : Isiah Medina. 66 minutes.